

guide qui permettra aux visiteurs de l'exposition de tirer le meilleur profit de leur promenade dans le passé.

C'est à Condé-en-Brie, dans un autre musée, privé celui-là, le château de M. le Comte de Sade, que les historiens ont terminé leur journée.

Collection d'une grande richesse en effet, constituée essentiellement avec d'authentiques souvenirs d'une des plus grandes familles de France. Madame et M. le Comte de Sade, avec une charmante simplicité et une délicieuse courtoisie, ont offert à leurs hôtes une réception que ceux-ci n'oublieront pas.

Rappelons que, si le Congrès fut une réussite, il le doit au dynamique président M. Moreau-Néret, aux collègues venus nombreux de tous les points du département, de Villers-Cotterêts, Soissons, Laon, Vervins, St-Quentin, aux auteurs de communications, et à l'activité des historiens de Château-Thierry.

Le Centenaire était placé sous le patronage de Madame la duchesse de La Rochefoucauld, membre d'honneur de la Société, de M. le Préfet de l'Aisne, de M. le Sous-Préfet de Château-Thierry, de M. le Maire de la Ville, de Mgr l'Évêque de Soissons, de M. le député de Soissons - Château-Thierry, de MM. les Conseillers généraux de l'arrondissement, de M. le recteur de l'Académie de Reims, de M. l'inspecteur d'Académie, à Laon, de M. Charles Braibant, directeur général honoraire des Archives de France, de M. Ernest Will, directeur régional des Antiquités historiques, de M. Agache, directeur de la circonscription archéologique, de M. A. Lanoux, président des Écrivains de Champagne, de M. Hollande, vice-président des Amis du Vieux Reims, etc.

Rappelons que Congrès et Commémoration obtinrent la précieuse participation financière du Conseil municipal de Château-Thierry, de l'Union commerciale et industrielle, du Syndicat d'initiative, de la B.N.C.I., de la Banque nancéenne, des annonceurs, et l'aide matérielle constante de la Municipalité.

A tous, ainsi qu'aux prêteurs d'objets et documents pour l'Exposition, le Bureau du Congrès et la Commission du Centenaire adressent leurs remerciements les plus chaleureux.

F. B.

Les Carolingiens de Laon et l'Espagne

Lorsque nous évoquons à l'heure actuelle les rois Carolingiens et l'Espagne, nous pensons tout de suite à l'épisode de Roncevaux : « Le roi Charles sur l'herbe verte voit le corps de

son neveu, et le roi se pâme, et sur lui dit sa plainte : « Ami Roland, je m'en irai en France et quand je serai à Loon en ma chambre de maint royaumes, viendront les vassaux étrangers. Ils demanderont : où est le comte capitaine, et je leur dirai que tu es mort en Espagne et je ne régnerai plus que dans la douleur »... Ainsi le rapporte celui qui fut présent à la bataille, ce baron Gilles, pour qui Dieu fait des miracles et qui en fit jadis la charte au moutier de Loon ».

Si ces quelques lignes sont une émouvante transposition d'un poète du XII^e siècle, pouvons-nous, à travers elles, trouver la vérité historique

La belle cité du roi Charlemagne, c'est Loon, notre Laon. C'est le berceau des Carolingiens depuis que le palais de Samoussy abrita les amours du roi Pépin-le-Bref, venu à la chasse dans le domaine du comte Héribert de Laon, avec Berthe-aux-grands-pieds, la fille du comte. La photo aérienne nous révèle actuellement l'enceinte de cette demeure où naquit et mourut Carloman le frère de Charlemagne, fils légitime de Pépin et de Berthe, alors que Charles cachera le lieu de sa naissance, l'événement ayant eu lieu avant le mariage de ses parents. Berthe a-t-elle accouché à Samoussy, à Liège, sur les bords du Rhin, nous l'ignorons encore.

Mais les Carolingiens ont eu une prédilection pour Laon, ce castrum romain, bien clos de gros remparts de pierre qui en font une place imprenable. Nos rois bâtiront dans l'enceinte, un palais appuyé au monastère St Jean (préfecture actuelle), derrière la porte du castrum, cette porte appelée royale ou icyée (notre porte d'Ardon). Les auteurs des IX^e et X^e siècles Flodoard et Richer nous apprennent que dans la maison royale fut une grosse tour, que Louis IV d'Outremer a reconstruit depuis son fondement, et que son fils cadet Charles de Lorraine, renforça en surélevant les murs, jugés trop bas. Tout le faîte fut garni d'un dispositif militaire pour le rendre plus invulnérable et pour empêcher les bâliers de saper la base de cette tour, on creusa deux ceintures de profonds fossés, une première à l'extérieur du palais, une deuxième à l'intérieur du palais. Ce palais qu'on appelait encore sous St Louis : La Cour du Roi, s'étendait sur la rue de Signier, la rue des Cordeliers, la rue Ste Geneviève (rue G. Ermant) où se trouvait la chapelle royale, sur l'emplacement des chapelles St Corneille et St Cyprien. Tout ce quartier fermé par la herse de la rue de la Herse qui séparait le quartier de la cathédrale du palais, resta censive royale jusqu'à la Révolution.

Or ce fut dans ce palais que furent traitées les affaires d'Espagne qui étaient un des soucis majeurs des Carolingiens. Les Sarrasins, périodiquement pendant des siècles, poussèrent des pointes en France et ne relâchèrent jamais leur pression en Espagne. Nîmes 718, Toulouse 721 ; en 732, victoire de Charles Martel à Poitiers, en 759, Pépin-le-Bref reprit Narbonne ; sous Charlemagne ce furent Roncevaux et la défaite de l'Orbieu avec le Comte Guillaume, qui « tout dreit à l'aube

sur son destrier vient chercher secours à Loon ». Charlemagne va reprendre en main la Catalogne avec Ausona en 795 et Barcelone en 801.

Si la Navarre et le pays basque sont peu sûrs, le pagus de Barcelone se constitue fermement. Le Comte de Barcelone, le Goth Béra tout dévoué aux Carolingiens, divise la Gothalonia en 7 comtés subalternes : Gérone, Ampurias, Urgel, Bésalu, Ausone, Pérélada, Cerdagne, et Charlemagne promulgue des préceptes hispaniques en 812, pour faciliter repopulation et reconstruction.

Mais sous Louis le Pieux, entre les années 823 et 825, les Catalans subissent diverses attaques des Sarrasins et les comtes répondent très mollement à la pression arabe. Le Comte Aizon d'Ausone passe dans le camp des envahisseurs. Louis le Pieux confie alors le commandement de la marche d'Espagne à Bernard, le fils du Comte Guillaume. En deux ans, Bernard homme énergique, rétablit la situation, dégage Barcelone investie, destitue les officiers félons. Bernard vainqueur, est fait Comte de Barcelone par Louis le Pieux dans le palais de Laon.

Or c'est à ce moment-là que Louis le Pieux, veuf d'Ermenegarde, décide de se remarier. Le roi a quarante ans et ne veut point d'un mariage politique. Il entend se remarier avec une belle fille et pour cela, on convoque à la cour toutes les filles à marier de l'aristocratie carolingienne. Après un défilé de ces jeunes beautés, Louis choisit Judith, la fille du comte de Souabe et de Bavière. Judith est en effet belle, jeune, riche, instruite, et pleine de charme. Elle aime la poésie, la musique et elle a vite fait de tourner la tête de son barbon de mari. Intelligente, habile, tenace, elle va exercer un ascendant considérable sur Louis qui est un faible. Lorsque Judith donne un fils à Louis, elle n'a de cesse d'obtenir de son royal époux qu'il dote ce fils (le futur Charles le Chauve), qui lui est né sur le tard et qui normalement ne peut prétendre au trône de son père. Car les fils du premier lit et les grands du royaume, ne comprennent pas que l'on puisse envisager un partage de l'Empire de Charlemagne pour satisfaire un caprice de Judith. Mais Judith a un défenseur à la Cour, c'est le vainqueur des Sarrasins : le beau Bernard de Barcelone ; et Louis le Pieux à Worms, en 899 décide de partager l'Empire malgré les opposants et de doter Charles le Chauve. Il lui donnera l'Alémanie (pays de Judith), l'Alsace, la Rhétie, la Bourgogne, le Rethelois, le pays de Reims et de Loon, et la Septimanie. Les fils du premier lit de Louis, avec à leur tête Lothaire, l'aîné dépossédé, s'allient aux grands impérialistes. Ils sont soutenus par Wala, abbé de Corbie qui fut pourtant marié à la sœur de Bernard de Barcelone et qui déteste Bernard et Judith. Wala traîne dans la boue la reine et son favori répandant sur eux les plus graves calomnies, les accusant d'adultère et de sorcellerie « Ce scélérat de Bernard est venu de la lointaine Espagne. Il se vautre dans la fange comme un sanglier furieux ; il met le palais sens

dessus dessous, il réduit à néant le conseil, chasse et piétine les titulaires d'offices, tant clercs que laïcs, il bouleverse tout, change le jour en nuit et la nuit en jour, il s'est emparé du cœur de l'Impératrice, il fait du palais une maison de prostitution et Judith n'a d'yeux que pour son amant et l'on peut craindre pour la vie de l'Empereur qui a un bandeau sur les yeux ». Et lui Wala, du fond de son monastère, « cherche avec les grands personnages de la cour, qui se sont réfugiés à Corbie, à éviter que de tels fruits n'aboutissent à la subversion de tout l'Empire ».

Et c'est la révolte de 830 où l'on emprisonne à St Médard de Soissons Louis le Pieux « pour le libérer de l'état d'abjection où le tient l'insolence de Bernard ». Bernard alors s'enfuit à Barcelone. Judith affolée se réfugie au couvent St Jean proche du palais de Laon. Les révoltés forcent les portes de l'abbaye, se saisissent de la reine et la conduisent sous bonne garde à Poitiers où la malheureuse jeune femme, sous contrainte, doit prendre le voile à l'abbaye Ste Radegonde. Mais Louis le Pieux va réagir, et un an plus tard, en 831, maître à nouveau de la situation, reprend Judith, rappelle Bernard de Barcelone qui se justifie par serment, de n'avoir jamais attenté à l'honneur de son roi. Louis exile l'abbé de Corbie à Genève, puis à Noirmoutier, et son fils Lothaire en Italie. A la bibliothèque de Laon, un manuscrit de Paschase Radbert, moine de Corbie est trouqué de sa préface où l'auteur défendait son abbé et attaquait Bernard et Judith, or ce manuscrit daté des années 830, montre qu'il était extrêmement dangereux d'exprimer pareilles accusations à Laon à cette époque si on ne voulait point s'exposer à de vives représailles. Louis d'ailleurs va redorer son fils le futur Charles le Chauve et joindre au domaine de Laon la province de Septimanie et c'est ainsi que par la volonté de Judith, Laon a son destin lié à la lointaine Catalogne pendant quatre cents ans jusqu'au traité de Corbeil en 1258.

Les Carolingiens promulgent des chartes de repopulation en faveur de la Catalogne, toujours sous la menace des Sarrasins. Louis le Pieux, Charles le Chauve, Louis IV d'Outremer, Lothaire. Sur 53 diplômes signés par Louis IV, douze traitent de la marche d'Espagne. Les Catalans viennent à Laon régulièrement entre 938 et 986 et nous sommes très renseignés sur leurs noms et qualités, sur le pourquoi de leur voyage.

Nous les voyons par exemple le trois Avril 938, le deux Août 939, du sept au dix Juillet 944, le huit Septembre 953, le trois Avril 954.

Ils sont introduits près du roi par la reine Gerberge femme de Louis d'Outremer, c'est d'ailleurs une collaboratrice dévouée et intelligente de son mari, elle est « aimée du roi » disent les actes et c'est une « protectrice des Églises ».

Sous le roi Lothaire, c'est Emma « aimable épouse, très chère au roi » qualificatif de convention qui cache une réalité bien différente.

Les notaires qui enregistrent les actes sont des Laonnois. Les évêques faisant office de chanceliers. D'abord Roricon qui est le demi-frère du roi Louis d'Outremer et laissera le souvenir d'un excellent pasteur de l'église de Laon. Ensuite Adalberon, ami de Gerbert de Reims, favori du roi Lothaire et qui le remercia de ses faveurs en devenant l'amant de la reine Emma, et qui livra Laon à Hugues Capet si bien que l'histoire lui donnera le titre d'« Ascelin le traître ».

Les Catalans venus se perdre dans nos brouillards du Nord sont d'abord Sénifred le velu, Borrell, comte de Barcelone, Gozfred, Jaufré comte de Perelada, Raimond de Toulouse. Ensuite des évêques : Georgius, Gotmar, Idalchar de Vich, Gotmar de Gérone, Hildésinde d'Elna ; des abbés avec leurs moines : Césaire d'Espagne, Jaufré, Gotmar, Pons, Gonfred, Aéfred, Tassinus, Sunifer, Sonier, Eudes etc...

Et les lieux évoqués sont au Nord des Pyrénées : St-Michel-de-Cuxa, St-Genes-des-Fontaines, St-Martin-de-Fenouillat, St-Pons-de-Tomières, St-Étienne de Banyuls, Collioure, et au Sud : St-Pierre de Camprodon, Ripoll, Monserrat, St-Pierre de Rodas, Arénys-de-Mar, Barcelone, St-Cugat-del-Vallés.

Dans ces actes, est évoquée toute la vie de la Catalogne. Les désastres de la guerre sont mentionnés par quelques mots « toujours désertes, incultes, lieux détruits par les païens, rétablissement des chartes octroyées par Charlemagne ou Louis IV et perdues par faits de guerre ».

Ausone et son évêché ont ainsi changé de noms : Vich du mot vicus désigne le faubourg qui s'est reconstruit autour d'une église près de l'ancienne Ausone.

La dramatique histoire de St-Cugat-del-Vallés est évoquée dans nos actes, histoire confirmée à l'heure actuelle par les trouvailles archéologiques. St-Cugat est un castrum romain bâti au huitième milliaire de la voie romaine Barcelone-Tarragone. Dans ce castrum, des chrétiens, dont St-Cucufat, ont subi le martyre. Au quatrième siècle une église et un monastère détruits en 717 par les Arabes, restaurés en 801 par Charlemagne, protégés en 877 par Charles le Chauve et Louis d'Outremer en 938, complètement ravagés en 985 par Almanzor. Son abbé Jean et onze moines réfugiés à Barcelone périssent dans le sac de la ville et l'année d'après en 986, le nouvel abbé Odon demande, à Laon, à Lothaire, le rétablissement des chartes détruites par les païens.

Le pays toujours à la merci d'un coup de main, d'une razzia, se protège en établissant les nouvelles agglomérations et leurs églises ou abbatiales, près d'un camp fortifié. En 986, St-Cugat sera protégé par huit forteresses, Cervello, Félix, Subirat, Clairmont, Odessa, Clerinor, Fontaine rouge, les tours Olédda. L'église St Pierre près du Camprodon, Rodas près du camp de la pinède noire, Monserrat sous l'antique porte du camp marum, St Michel de Cuxas près des tours Betses sur le chemin des francs, St Genes des Fontaines près des tombes du camp

franc ; et même des églises sont dites « clavata » fortifiées, comme Laon est clavatum. Collioure qui est une terre déserte, est cédée au comte Guifré de Roussillon à condition d'y établir une forteresse ; l'embouchure de la Muga est également fortifiée par le castillon d'Ampurias.

Mais à côté de cette vision de guerre, apparaissent aussi les terres cultivées, les cultures en terrasse, les fermes, les vignes, les prés, les bocages, les forêts, les garrigues avec des montagnes que nos actes appellent serras, des sommets qui sont des puigs, des cols qui sont des cluses. Nous voyons aussi les oliveraies, les pinèdes, les pêcheries sur les étangs, les rivières ou sur le bord de la mer dans des criques ou autour des îles de St Pierre de Rodas, les îles Uduago, Fouillianior, Savarto. Les ports comme Collioure, (Cocolibes), Peyrefite, Fraxannus ont l'entrée libre pour les marchands venant par navires.

Mais le point le plus important qui transparaît à chaque ligne dans nos actes, et cela avec une précision extraordinaire, c'est la question de l'eau qui irrigue toutes les terres. L'immunité est demandée pour les citernes et les sentiers qui conduisent aux citernes, les fontaines, les sources, les eaux et les rigoles, les torrents, les petites et les grandes rivières avec droit de prendre l'eau. C'est une question cruciale pour que la terre fructifie, et c'est encore au vingtième siècle le problème vital en Catalogne ; c'est pourquoi se tient sur les marches du palais de justice à Barcelone, le tribunal des eaux, qui juge sans appel encore à l'heure actuelle.

Enfin Barcelone nous apparaît déjà comme une grande et belle cité avec ses maisons, ses jardins, ses fontaines, ses églises et son palais Rodgarius.

Mais qu'exigent les rois de Laon en compensation de toutes ces immunités et chartes de repeuplement ?

Les abbayes et églises bénéficiaires s'engagent à recultiver les terres et à attirer les hommes pour repeupler ces terres dévastées et désertes, et à adopter la règle bénédictine revue et corrigée par St Benoît d'Aniane, c'est-à-dire que ces abbayes éliront librement leur abbé en évitant toute ingérence politique dans ces élections. Nos Carolingiens à la suite de Louis le Pieux qui protégea Benoît d'Aniane, pensaient que la règle bénédictine était la meilleure et c'est pourquoi nos manuscrits daunois confirment cette préférence carolingienne, en recitant cette règle de Benoît d'Aniane. (1)

Ce renouveau des abbayes de Catalogne, optant pour la règle bénédictine va favoriser le développement intellectuel, et c'est ainsi, dirai-je en conclusion, que le jeune Gerbert d'Au-

(1) Ms de Laon 121-330.

— Lauer : recueil des actes de Louis IV et de Lothaire.

— Lot (Ferdinand) et Fliche (passim).

rillac se formera à Vich et à Ripoll entre 967 et 970 où il découvrira la science mathématique arabe, qu'il appliquera dans son enseignement à Reims quelques années plus tard où il allait introduire dans nos mathématiques l'emploi du chiffre arabe. Et si l'école de Laon, reprenant et développant cet enseignement allait devenir au XI^e siècle une grande école de mathématiques, il nous faut en chercher l'origine dans ce que nous venons de dire.

S. MARTINET.

Le souvenir de Jean de la Fontaine

Château-Thierry garde le souvenir du plus illustre de ses fils. Rue, lycée, statue, sans compter sa maison et le musée de la ville rappellent sa mémoire au visiteur d'un jour comme à l'originaire de la région.

Paris, où La Fontaine a longtemps vécu, où il est mort, s'est efforcé de rendre au fabuliste l'hommage qui lui est dû ; son nom y apparaît en effet, là et là, sous des formes diverses, et il peut paraître curieux, dans une étude d'ensemble, d'évoquer les traces que le poète a laissées dans la capitale, et surtout de rechercher comment celles-ci sont signalées à l'attention de la postérité.

**

Quelques-uns des lieux où le fabuliste a habité ou qu'il a fréquentés de façon certaine ont été l'objet de plaques-memento ou d'un hommage significatif. Pour d'autres, d'un caractère d'authenticité plus discutable, les « Guides » du Paris d'autrefois, les biographies de La Fontaine fournissent d'utiles renseignements à ce sujet, mais qui n'ont que la valeur d'indications. S'il est rare que ceux-ci rappellent les séjours — incontestés pourtant — que le Bonhomme a faits en ses premières années de vie parisienne chez son oncle Jannart, quai des Grands-Augustins, en revanche ils ne manquent pas à peu près tous (et celui récent de J. Hillairet « Évocations du Vieux Paris », Tome I notamment) de souligner que La Fontaine a vécu 20 ans dans le quartier St-Roch, grâce à l'hospitalité de Mme de la Sablière, soit rue Neuve des Petits-Champs, soit surtout rue Saint-Honoré, et beaucoup situent même au numéro 207, en face de la rue de la Sourdière, le lieu de son séjour. Peut-être auparavant avait-il vécu, Faubourg Saint-Antoine, en la Folie qu'y possédait Monsieur de la Sablière ? En raison toutefois de l'incertitude de ces localisations, nulle plaque n'a été apposée en ces endroits. Ne quittons pas du reste la rue Saint-Honoré — en son milieu — sans rappeler que le jeune